Document generated on 10/11/2024 11:23 p.m.

Ciné-Bulles

La mauvaise réputation

BERGERON, Carl. *Un cynique chez les lyriques – Denys Arcand et le Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012, 144 p.

Nicolas Gendron

Volume 30, Number 3, Summer 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67108ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gendron, N. (2012). Review of [La mauvaise réputation / BERGERON, Carl. *Un cynique chez les lyriques – Denys Arcand et le Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012, 144 p.] *Ciné-Bulles*, *30*(3), 64–64.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

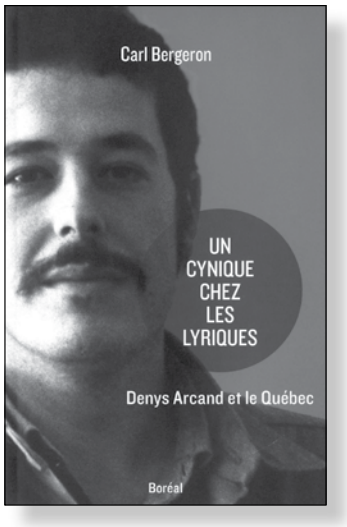
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



BERGERON, Carl. *Un cynique chez les lyriques – Denys Arcand et le Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2012, 144 p.

La mauvaise réputation

NICOLAS GENDRON

L'écrivain Jacques Ferron aurait dit du Québec qu'il est une « difficulté intellectuelle ». Jeune essayiste visiblement doué, membre du comité de rédaction de la revue *Argument*, Carl Bergeron abonde dans le même sens et, en tant qu'intellectuel, cherche à cerner la complexité « d'avoir à penser et à créer au Québec. » À partir de cette volonté de réflexion sociologique teintée d'introspection, Bergeron a choisi d'approfondir l'œuvre de Denys Arcand, qui fut en proie selon lui, tout au long de son parcours, à cette fameuse « difficulté » québécoise. Commence alors un pertinent dialogue intergénérationnel qui déborde largement ce qui se trouve à l'écran.

Ainsi, Bergeron ne joue pas les critiques cinématographiques; il interroge d'abord les prises de position d'Arcand sur le peuple québécois tout en s'attardant à la manière dont elles ont été reçues. Sans se camper dans un rôle de redresseur de torts, il parle d'entrée de jeu d'une certaine forme de malentendu ou, à tout le moins, d'une mauvaise réputation qu'Arcand entretiendrait malgré lui, à défaut de flatter l'*ego* national dans le sens du poil.

À l'opposé du positivisme à tous crins des *baby-boomers*, « génération lyrique » dixit François Ricard, le cinéaste, bien au fait de l'histoire des civilisations, ferait montre d'un cynisme qui s'apparente à de la résignation, relayant la pensée de l'historien Maurice Séguin, son ancien professeur, selon lequel la nation canadienne-française serait « un peuple condamné à la médiocrité perpétuelle jusqu'à ce que le poids de la démographie et les pressions de l'Empire américain le relèguent finalement aux oubliettes de l'Histoire ». Est bien mal pris celui qui voudrait ranger le « p'tit gars de Deschambault » dans un camp : ni fédéraliste ni indépendantiste, Arcand se colle aux mouvances sociales pour les représenter le plus rigoureusement possible, non sans les colorer de son « regard en surplomb ». Ce qui lui vaut une solitude involontaire et des ennemis de toutes allégeances confondues, ceux-ci interprétant ses documentaires (**On est au coton**, **Québec : Duplessis et après...**, **Le Confort et l'Indifférence**) comme cela les arrange. Ce qui fera dire à Arcand : « J'aurais eu une vie bien plus facile à chanter en chœur comme tout le monde. »

Et c'est là, sans doute, l'un des plus riches aspects de cet essai : la parole d'Arcand lui-même. Car non seulement s'est-il reconnu avec force dans l'analyse de Bergeron (certes admiratif, l'auteur évite la complaisance, n'hésitant pas, entre autres, à s'attarder aux limites de **Stardom**), mais il a proposé à l'éditeur, qui trouvait le manuscrit un peu court, de le bonifier de ses commentaires. Dans lesquels, il éprouve son franc-parler, sa lucidité douloureuse et son sens aiguisé de la formule. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne craint pas ses opinions, quitte à en payer le prix. Un exemple? « L'ennui, c'est que (René) Lévesque était un politicien lamentable! » Totalisant une vingtaine de pages foisonnantes, ces notes viennent éclairer, parfois avec éclat, les propos de Bergeron, abordant autant des anecdotes de tournage (l'oubli d'un gros plan révélateur dans **Gina**) que ses rapports à Hollywood, au service après-vente, à son statut d'éternel pigiste (ou presque), à sa « traversée du désert » professionnelle des années 1990 et à la génération montante de créateurs.

Donnons tout de même à Bergeron le mérite qui lui revient : son essai regorge de joyaux de synthèse et d'esprit critique. Si son style n'est pas le plus limpide qui soit, il ouvre des brèches analytiques qui auraient droit à des chapitres, voire à un essai en entier. Par exemple : « Le Québec politique moderne s'est construit contre la figure duplessiste, avance-t-il, tandis que le Québec culturel, lui, s'est construit contre la figure de Séraphin Poudrier. » Des heures de plaisir intellectuel. Mais revenons-en au cinéma, que Bergeron sait aussi réfléchir de l'intérieur, associant **Réjeanne Padovani** et **Le Déclin de l'empire américain** en « un diptyque fascinant sur l'état d'esprit des élites de la Révolution tranquille. » S'interrogeant également sur la quête de sens d'une filmographie construite en réaction à une jeunesse passée dans « un village écrasé sous une chape de silence catholique » : de **Jésus de Montréal** aux **Invasions barbares**, du sacrifice artistique à la filiation, « l'esthétique d'Arcand est imprégnée de l'évolution de son éthique ». C'est pour ainsi dire une évidence, mais Bergeron le démontre sans relâche, s'appuyant sur les ombres tenaces de Machiavel et de Montaigne.

S'il est permis de douter du point de départ de l'essai lui-même, qu'Arcand reprend à son compte en déclarant que le Québec « est extrêmement toxique pour un artiste », citant les Jean-Paul Riopelle, Michel Tremblay et même Céline Dion qui n'ont jamais hésité à s'accomplir ailleurs, on ne peut nier que ce livre provoque le débat de manière intelligente et nuancée, et se lit avec excitation. L'avenir nous dira si, outre le cinéaste de talent qu'il est, Arcand aura été pour le Québec un prophète, un trouble-fête ou encore, humblement, un homme de tête.